

AD GLADIUM

Petite histoire
africaine

Par Sarah Haidar



Que connaît-on du Mali sinon l'image d'une misère exotique, la débâcle sécuritaire au Nord qu'Alger va encore une fois faire semblant de régler, une vague histoire millénaire et une équipe de foot fortiche ?

Cette vision étriquée du pays n'est pas tant le résultat fatal de la «désafricanisation» réussie de l'esprit algérien ni de son désintérêt systématique de tout ce qui vient du Sud si ce n'est une ration régulière de clichés nourrissant le racisme. Elle provient essentiellement d'un postulat établi depuis longtemps vis-à-vis des pays «africains» (autrement dit une géographie différenciée de la nôtre par la couleur de peau).

Cette idée consiste à dépeindre durablement des territoires rongés par la famine, la pauvreté, les maladies, les coups d'Etat, les guerres civiles et leurs lots de massacres. Du coup, on s'épargne généralement l'effort de transcender les idées reçues et de découvrir ce que, curieusement, ces pays «pauvres» ont pu réaliser au-delà de nos belles cités-dortoirs, nos autoroutes aussi neuves que fissurées, notre urbanisation moderne et sauvage et surtout notre sol tout plein de rente destinée à gonfler l'orgueil national et les poches des dirigeants. Ainsi, cette Afrique qui gît au pied de notre Grand Maghreb Arabe devient une antithèse déprimante du bonheur nordique. Mais voici une petite histoire parmi d'autres : un lycée de filles à Bamako reçoit en moyenne cinq écrivains par an dont les ouvrages ont préalablement été distribués aux élèves. Lors de la récente rentrée littéraire du Mali, j'ai eu le privilège d'échanger avec ces lycéennes sur mon dernier roman. Je commence par demander discrètement à leur professeur de français si on pouvait parler tout à fait librement et sans tabous. L'instituteur acquiesce en souriant puis le débat commence d'abord timidement. Elles sont une trentaine d'élèves qui passeront leur bac l'année prochaine ; elles n'ont pas toutes lu le roman et c'est pour cela que certaines d'entre elles écrivent des questions sur de petits morceaux de papier et les passent aux autres.

Au début, beaucoup m'interrogent sur les personnages, le choix de la polyphonie comme mode de narration, la relation entre l'homme et la femme, l'absence de contexte tant géographique que chronologique, etc. Ensuite, l'essentiel des échanges concernera les différents thèmes auxquels renvoient quelques petites réflexions des personnages.

On abordera donc la religion, la sexualité, la virginité, la misogynie, les relations amoureuses, etc. L'une des élèves me renvoie à une page du livre et y lit tout un extrait totalement blasphématoire puis elle demande pourquoi le personnage s'acharne sur Dieu ; une autre aimerait savoir dans quel état je suis quand j'écris ; une autre encore me questionne sur l'importance de la virginité dans la société algérienne. Mes réponses sont tellement franches que je me demande parfois s'il ne faut pas lever un peu le pied mais je me dis qu'au final, si un roman comme celui-ci, aussi déchaîné qu'entièrement irrévrencieux, a été donné pour lecture à ces jeunes adolescentes, c'est que les responsables de cette activité comprennent l'essence impertinente de la littérature et n'y voient guère une raison d'en priver les élèves.

Tout au long de ces deux heures de débat, la liberté de parole absolue était à ce point inédite pour moi qu'il m'a fallu à plusieurs reprises vérifier la réalité physique des choses. Par la suite, je me suis aventuré à imaginer une telle expérience dans un lycée algérien. D'abord, le principe même d'intégrer la lecture d'une littérature récente, algérienne et étrangère, dans le programme scolaire demeure de l'ordre du fantasme.

Que dire alors de créer un cycle de rencontres avec les écrivains et de permettre aux élèves d'échanger librement avec eux ? Que dire d'un auteur qui a malmené Dieu, prophètes, religions, traditions et règles minimales de bienséance sociale et qui vient étayer ses transgressions devant des jeunes filles tout à fait prêtes à entendre ce qui pour, certaines d'entre elles, relève du tabou ? Que dire d'une écrivaine qui souligne devant un groupe d'adolescentes l'absurdité d'une échelle de valeurs qui prend la virginité pour un baromètre de l'honneur et l'amour pour une pratique sataniste ? J'abandonne très vite le jeu des suppositions car la réalité de l'école algérienne se rappelle soudain à mon bon souvenir ; une école où la salle de classe peut se transformer rapidement en salle de prières, où l'on apprend aux élèves comment laver les morts selon le rituel islamique, comment porter correctement le hidjab, comment bannir tout ce qui est différent ou désobéissant aux commandements religieux, comment apprendre par cœur des versets dont certains incitent clairement à la violence, etc.

Inviter des écrivains dont les textes n'ont pas été soumis à une commission de validation morale ? Et puis quoi encore ? De ce fait, la comparaison devient absurde vu que le Mali, malgré son sous-sol aride, ses villes poussiéreuses, son économie rampante et son taux de pauvreté alarmant, a au moins réglé l'une des questions les plus vitales de notre époque : le caractère laïque de l'éducation.

S. H.

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

SALLE IBN-KHALDOUN

Le beau chaâbi au féminin

Le Chaâbi au Féminin est une belle et inédite aventure lancée à Paris en mai 2013. L'objectif était, notamment, de rendre hommage aux femmes auteurs, compositeurs et interprètes dans le genre musical chaâbi. Il s'agissait aussi de «corriger» cette image du chaâbi, un art masculin, celui des cheikhs et non des cheikhate.

Le chaâbi chanté par les femmes, c'est certainement plus beau ! A l'occasion de la Journée internationale de la femme, l'ensemble Le Chaâbi au Féminin donne un concert exceptionnel à Alger. Ce concert, sur une idée de Mourad Achour, est prévu dimanche 8 Mars à partir de 15h à la salle Ibn-Khaldoun d'Alger-Centre.

Le Chaâbi au Féminin est une belle et inédite aventure lancée à Paris en mai 2013. L'objectif était, notamment, de rendre hommage aux femmes auteurs, compositeurs et interprètes dans le genre musical chaâbi. Il s'agissait aussi de «corriger» cette image du chaâbi, un art considéré (à tort) «masculin», celui des



Photo : DR

cheikhs et non des cheikhate. L'orchestre Le Chaâbi au Féminin, dont le manager est Mourad Achour, ce sont douze artistes sur scène : six chanteuses et six musiciens. Parmi les chanteuses figure l'interprète de malouf tunisien Syrine Benmoussa. Il y a aussi les Algériennes Amina Karadja, Meriem Beldi, Hind Abdellali, Nacera Mesbah et Malya Saâdi, la fille de Hssicen Saâdi, un des élèves de Hadj M'hamed El-Anka.

Elles chantent les grands classiques du chaâbi, en solo, en duo ou encore en groupe.

Sous la direction musicale de Noureddine Aliane (mandole), l'orchestre instrumental est celui d'une formation chaâbie classique, avec Mehdi Dalil au banjo, Kahina Afzim (qanoun), Amine Khettat (violin), Nacer Fertas (tar) et Nasser Houa (derbouka).

Le concert de l'orchestre Le Chaâbi au Féminin à la salle Ibn Khaldoun (prix du billet : 200 DA) sera organisé par L'Agence algérienne pour le rayonnement culturel (AARC), en partenariat avec l'Etablissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger.

Kader B.

24^e FESPACO

Une édition particulière

La 24^e édition du Festival de cinéma de Ouagadougou (Fespaco), la plus grande manifestation du septième art africain, s'est ouverte à Ouagadougou dans la sobriété, quatre mois après la chute de l'ex-président burkinabè, Blaise Compaoré. Quelque 4 500 personnes étaient réunies au Palais des sports de la capitale burkinabè pour une brève et très sobre cérémonie d'ouverture animée par l'artiste burkinabè Alif Naaba et le Sénégalais Ismaël Lö, a constaté un correspondant de l'AFP.

Quatre mois après la chute de Blaise Compaoré, chassé par la rue après 27 ans de règne, la cérémonie est restée très sobre, sans feux d'artifice ni grandes prestations artistiques. Le président Michel Kafando était représenté par son Premier ministre, le lieutenant-colonel Yacouba Zida, accompagné de la moitié de son gouvernement. «C'est un spectacle d'ouverture sobre, complètement différent de ce

qu'on a vécu jusque-là au Fespaco», pestait Seydou Ouédraogo, un festivalier burkinabè de 32 ans. Le festival se déroule «dans un contexte sécuritaire sous-régional tendu», a déclaré le ministre burkinabè de la Culture, Jean-Claude Dioma, se félicitant du maintien de la programmation de tous les films, *Timbuktu* y compris, dont l'éventuel retrait a défrayé la chronique.

Le gouvernement burkinabè a coupé court à la rumeur en annonçant la projection de ce film qui dénonce les exactions des djihadistes au Mali, et qui a triomphé en France cette année à la cérémonie des Césars, remportant sept prix dont celui du meilleur film.

«Mais pour accompagner cela, des mesures sécuritaires renforcées vont être prises», a indiqué M. Dioma, faisant état de «risques» que les autorités avaient d'abord dû évaluer.

Quelque 133 films ont été sélectionnés sur 680 pour ce 24^e Fespaco

qui aborde cette année le thème de la production et de la diffusion du cinéma africain à l'ère du numérique.

Le jury présidé par le réalisateur ghanéen Kwaw Ansah, vainqueur en 1989, remettra l'Étalon d'or de Yennenga, la distinction la plus prestigieuse, à l'un des dix-neuf films en compétition.

Outre Abderrahmane Sissako, habitué du Fespaco et lauréat en 2003, on compte parmi les favoris le Malien Cheikh Oumar Sissoko, vainqueur en 1995, qui présente *Rapt à Bamako*.

Le Guinéen Cheik Fantamady Camara, prix du public en 2007, concourt aussi pour le Grand Prix avec son film *Morbayassa, le serpent de Koumba*. Fondé en 1969, le Fespaco se tient tous les deux ans au Burkina Faso, pays sahélien pauvre dont il constitue la carte de visite à l'international. D'une durée d'une semaine, le Fespaco se conclura le samedi 7 mars.

Actucult

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA ET JEUNESSE DIDOUCHE (38, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Mercredi 4 mars à 14h30 : Dans le cadre des mercredis du verbe, projection du film documentaire *L'Espoir voilé, femme de Palestine* de la cinéaste palestinienne Norma Marcos. Présentation par l'écrivaine Adriana Lassel.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA, KOUBA, ALGER
Mercredi 4 mars à 16h : Conférence sur «Le parcours de la femme avec l'art dans la région des Aurès : modèle des arts traditionnels à l'art plastique. Animée par M^{me} Hafida Mimi, artiste-peintre, écrivaine.

SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER-CENTRE)
Vendredi 6 mars à 17h : Concert du

groupe Freeklane.

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS (EL-HAMMA, ALGER)
Samedi 7 mars à 14h30 : A l'occasion de la Journée internationale de la femme, l'association Nawafedh Thakafia organise une rencontre littéraire qui verra la participation de la poétesse et journaliste Afef Fenouh, la romancière et journaliste Fatiha Bourouina ainsi que la romancière et journaliste Sarah Djekrif. Un hommage à la femme algérienne sera également organisé par la poétesse M^{me} Zarhouni. La rencontre sera animée par la journaliste Nassima Ghouli Belouz.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 21 mars (sauf les 8 et 15 mars) : Projection du film *Yema* de Djamilia Sahraoui, à raison de 3 séances

par jour : 14h, 17h, 20h. Sauf le 12 mars à raison d'une séance à 14h.

Vendredi 6 mars à 10h : Pièce théâtrale pour enfants *La Tortue intelligente* de l'association El-Basma de Mostaganem.
Dimanche 8 mars à 15h : Concert de Samir Toumi à l'occasion de la Journée internationale de la femme.
Vendredi 13 mars à 10h : Pièce théâtrale pour enfants *La poupée et le roi* du Théâtre régional d'El-Eulma.

SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)
Vendredi 6 mars à 15h : Pièce théâtrale pour enfants *La Tortue intelligente* de l'association El-Basma de Mostaganem.
Dimanche 8 mars à 15h : Concert de Rabah Asma à l'occasion de la Journée internationale de la femme.
Vendredi 13 mars à 15h : Pièce théâtrale pour enfants *La poupée et le*

roi» du Théâtre Régional d'El-Eulma.

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB SALIM (CHENOUA, TIPASA)
Vendredi 6 mars à 15h : Pièce théâtrale pour enfants intitulée *Djaziret El-Ahlam*.
Vendredi 13 mars à 15h : Spectacle de magie avec la caravane du Petit Créateur.
Samedi 8 mars à 14h00 : A l'occasion de la Journée internationale de la femme, concerts de Mounir Chaâta et Narimen Benchil.
Jusqu'au 6 mars : Exposition de dessins sur verre de Nesrine Abdelkrim et Lidia Laâdjouzi.

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI (ALGER)
Lundi 9 mars à 19h : L'Institut culturel italien d'Alger présente un concert du violoniste Uto Ughi accompagné

d'Alessandro Specchi au piano. Entrée sur invitation à récupérer à l'Institut culturel italien d'Alger. Une navette aller-retour sera mise à votre disposition gratuitement. Départ à 17h 30 précises de l'Institut (à El-Biar, Alger). Pour toute réservation, contacter au 021 92 38 73 ou par email : lialgeri@esteri.it
MAISON DE LA CULTURE AHMED-AROUA (KOLÉA, TIPASA)
Du 4 au 8 mars : 3^e Salon de la création féminine.
Du 5 au 8 mars : Rencontre nationale sur la poésie féminine.
Vendredi 6 mars à 15h : Monodrame *Kima t'dir t'hir* de la comédienne Wassila Mokrane.
Dimanche 8 mars à 14h : Concerts de Salim Chaoui et du groupe Ichenwiyen.